

## Introduction générale

S'il est un point aveugle dans notre connaissance de la Grèce ancienne, c'est le moment où émerge, s'étend et meurt la tyrannie archaïque. À partir du VII<sup>e</sup> siècle, les tyrans règnent, avec des continuités et des ruptures, sur les plus grandes cités grecques – mais de l'héritage du monde antique comme des barbaries modernes, *turannos*, le tyran et *turannis*, la tyrannie, conservent un rôle de repoussoir, parfois de sujet sulfureux. Les résonances du mot, dans la société contemporaine, sont aussi négatives que le cortège de représentations figées, de violence et d'anomie dont les Grecs l'ont chargé. Cette négativité, qui pourrait, sous cette forme, être aisément congédiée, se redouble d'une autre, plus pernicieuse.

Claude Lévi-Strauss a souligné le rôle que joue l'*origine* dans les sociétés « sauvages ». Le mythe, le récit du commencement, n'affronte pas une évolution historique mais signale les valeurs qui structurent le monde présent. L'origine revêt par excellence la staticité et l'immutabilité des certitudes axiologiques. Le monde contemporain, pour savoir distinguer histoire et mythologie dans ses enquêtes scientifiques, possède lui aussi ses récits d'origine. Depuis la Renaissance et plus encore depuis l'avènement des démocraties dans le monde occidental, la Grèce classique est notre plus ancienne référence. Les Grecs, la cité grecque jouent dans nos sociétés le rôle d'un ancêtre, politique, intellectuel, et ce statut très particulier les transforme en enjeu pour la représentation que nous concevons de nous-mêmes.

Au commencement, donc, était la cité grecque – avec, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, sa traîne d'innovations uniques, démocratie, partage de la décision, réflexion politique, toutes choses qui, embryonnaires mais présentes dès l'origine, rattachent par une rupture initiale l'héritage de l'Antiquité au monde contemporain. Une histoire de miracle, d'où tyrans et tyrannies, apparus plus tardivement sur la scène historique, chargés d'une noire légende, se trouvaient fatalement exclus. Or, les études les plus récentes sur le monde grec interrogent les fondements mêmes de cette représentation. S'il était possible, il y a quelque trente années, de penser la phalange hoplitique

comme le creuset de la communauté citoyenne égalitaire, de lier l'apparition d'une société singulière, la cité, la *polis*, à la construction des sanctuaires qui délimitent, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, un territoire civique commun ou de lire la diffusion de cultes héroïques comme le signe d'une société consciente de son unité – toutes ces hypothèses apparaissent aujourd'hui fragiles, dépassées. Le mode de combat hoplitique se révèle désormais comme un processus de longue haleine, ses bénéficiaires immédiats sont mal cernés, son rôle dans la construction d'une communauté politique est mis en doute. L'identification religieuse de la cité par les sanctuaires des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, longtemps tenue comme le phénomène civique spécifique, est en réalité aussi bien répandue dans ces territoires qui ne deviendront pas des cités autonomes et que nous appelons, à la suite des Grecs, les *ethnè*<sup>1</sup>. Il en va de même pour les cultes de héros, dont la diffusion ne recoupe pas non plus la carte des futures cités. Délestée ainsi de certaines de ses caractéristiques, la cité grecque des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles ne cesse pas pour autant d'être un phénomène identifiable – mais elle abandonne progressivement à nos yeux son rôle d'*origine*.

Or, c'est ainsi toute l'histoire politique de la cité qui se trouve bouleversée. Derrière l'égalité hoplitique et les cultes partagés, la cité apparaissait dès ses origines les plus reculées comme la matrice d'une idée fondamentale – *isonomie*, ce premier nom des régimes démocratiques qui naissent à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Dans l'Antiquité classique, l'histoire de la cité, comme la réflexion philosophique sur l'évolution politique civique, sont étroitement dépendantes de cette notion herméneutique essentielle. Malgré son émergence à l'orée de l'époque classique, *isonomie*, comme régime et comme principe de continuité historique et politique, participe à la représentation idéologique d'une essence de l'hellénisme que les Grecs ont eux-mêmes largement contribué à répandre. Et l'histoire du monde archaïque, telle que les témoignages antiques nous la transmettent, est évaluée, pensée, jugée à l'aune de cette notion. Le tyran, dans cet ensemble, joue à nouveau comme un intrus indésirable. Destructeur de la liberté des communautés, détenteur exclusif d'un pouvoir qui se doit d'être également partagé, il tient un rôle négatif<sup>2</sup> toujours plus noirci par les témoignages à mesure que le temps ouvre la possibilité de l'oubli.

Mais si les Grecs sont intéressés à élaborer des notions fondatrices, est-il légitime que les historiens modernes retiennent à leur tour l'*isonomie* comme une notion cruciale de la période archaïque malgré sa tardive apparition sur la scène politique? Le piège des *origines* se trouve à nouveau béant car la compréhension de l'histoire politique grecque archaïque, autour du concept d'*isonomie*, apparaît précisément anhistorique. Reporter sur un âge qui l'ignore l'idée d'*isonomie* c'est sans doute, encore une fois, *écrire un mythe*. Celui des Grecs, le nôtre.

1. Voir dernièrement C. Morgan, 2004.

2. Voir P. Schmitt-Pantel, 1979 et D. Lanza, 1997.

C'est donc par l'abandon de toute position prédéfinie sur la cité comme sur son développement politique que peut s'élaborer une véritable histoire de l'archaïsme. En quittant l'immobilité axiologique où la fige notre récit mythique, la cité grecque redevient à nos yeux un objet soumis à l'évolution du temps. L'étude de la tyrannie, ce revers absolu de l'isonomie, ne peut se dérouler qu'au prix d'une réévaluation concrète et sans *a priori* de l'histoire politique des cités grecques. Dès 1980, *La Grèce archaïque* de A. Snodgrass<sup>3</sup> a mis en scène des sociétés d'une grande pauvreté matérielle et humaine. À l'aube du VI<sup>e</sup> siècle, les plus importantes *poleis*, encore à naître, apparaissent dépourvues d'urbanisation, leur habitat dispersé dans les *chôrai*, leurs *agorai* parfois inexistantes. Comment concilier cet état urbanistique et culturel avec l'idée de *polis* achevée, pleinement politique, véhiculée par les représentations grecques? F. de Polignac, dans *La Naissance de la cité grecque*<sup>4</sup>, souligne tout autant les représentations politiques inadéquates que dénonce l'étude attentive des *realia* archaïques. La sacralisation globale du territoire, l'absence des grands temples au centre des *poleis*, le manque d'unification sociale des cultes révèlent comme un autre mythe les syncrèses fondateurs des cités grecques. L'auteur écrit ainsi :

« Le niveau d'intégration sociale et politique caractéristique de la cité classique n'a généralement pas été atteint avant le VI<sup>e</sup> siècle : démocratique ou non, le modèle de la *polis*, tel que se l'est forgé l'historiographie moderne, présente un degré d'élaboration formelle et d'abstraction inconcevable sans les réformes de l'époque archaïque<sup>5</sup>. »

Mais cet âge archaïque, ajoute l'auteur, ne peut être analysé comme un simple héritage des temps antérieurs. La mise en avant des continuités sur le temps long attribuerait l'explication des phénomènes propres à l'âge archaïque à un état originel « toujours plus reculé, donc pour finir inaccessible ». La notion de *polis* recouvre des réalités qualitativement différentes et il est impossible de

« [...] plaquer sur la période où la cité est censée prendre forme une idéologie de l'isonomie elle-même considérée comme le résultat du développement historique de la cité. Les sociétés archaïques évoluaient en remodelant leur propre passé et non en tendant vers un idéal abstrait, présent à leur esprit comme le but à atteindre ».

Nous souscrivons ici pleinement à ces remarques, même si nous en tirons une conclusion qui, sans être contradictoire avec celle de l'auteur, est cependant différente. Tandis que F. de Polignac estime que l'étude des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles doit dès lors se limiter aux rituels pour percer les diverses composantes de la vie politique, nous pensons qu'une authentique histoire politique de l'archaïsme est possible.

3. A. Snodgrass, 1986.

4. F. de Polignac, 1995c.

5. F. de Polignac, 1995a.

L'histoire de la tyrannie est au cœur de cette re-connaissance de l'époque archaïque. Les tyrannies, qui se répandent dans les cités dès le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, se diffusent sur le continent grec, dans les îles et en Ionie au cours du VI<sup>e</sup> siècle. Au début de l'époque classique, ces *poleis* sont presque toutes libérées de leurs tyrans. Entre-temps, l'histoire de la période apporte des éléments concordants sur le synchronisme objectif entre l'expansion des tyrannies et les premières luttes politiques idéologiques, les mutations de la citoyenneté, l'organisation d'un territoire et d'une architecture publics, l'apparition du monnayage, le développement d'une politique culturelle civique. Lorsque les tyrannies refluent, pour la première fois apparaît dans nos témoignages un phénomène aussi essentiel que la révolte athénienne de 510-509. À cette date, les citoyens d'Athènes s'opposent à l'instauration d'un régime oligarchique et font montre d'une conscience politique telle que la nation française mit un siècle à en développer une semblable après la Révolution de 1789. Tous ces bouleversements se déroulent sur fond d'âpres luttes politiques, dont se font l'écho la poésie archaïque comme les historiens ultérieurs. Dans ce miroir se lit ainsi l'histoire d'un monde en proie à des bouleversements sociaux, économiques, politiques, intellectuels. Au milieu, la figure du tyran.

La tyrannie n'occupe pourtant aucun lieu propre dans l'histoire des idées politiques en Grèce. On a considéré parfois l'apparition des tyrans comme un épiphénomène (d'une durée de cent cinquante ans!), sans aucun lien direct avec l'évolution politique grecque. S'il a été quelquefois reconnu à la tyrannie, un rôle de précurseur des régimes démocratiques classiques, cette concession paralyse l'identification du pouvoir tyrannique lui-même. Or, J. Baechler, en analysant les spécificités politiques des cités dans l'histoire politique mondiale souligne un trait distinctif de ces structures particulières<sup>6</sup>. Ces étroites sociétés autonomes présentent en effet des organisations très voisines les unes des autres, liées à leur extension relativement réduite. Leur particularité, souligne l'anthropologue, est de connaître comme système politique universel un régime oligarchique, où seuls varient les proportions et les critères de sélection de la classe dirigeante. Unique exception à cette constatation, qui n'en souffre aucune autre, la Grèce de l'époque archaïque et classique. L'un des aspects de cette différence est connu : c'est l'existence du régime démocratique qui se répand, dans certaines cités, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Aussi, bien que la démocratie grecque soit parfois considérée comme une variante étendue de régimes aristocratiques<sup>7</sup>, son caractère spécifique appelle une réflexion. Et cette singularité se double d'une seconde. Dans l'ordre chronologique, la première des innovations politiques grecques est la tyrannie, qui naît au VII<sup>e</sup> siècle. Nulle

6. Voir J. Baechler, 1985, p. 340.

7. Voir V. Ehrenberg (1976, p. 87 et 97) qui rappelle que Wilamowitz le premier a estimé que démocratie et oligarchie sont deux variantes d'un même type d'État.

part ailleurs que dans les cités hellènes n'apparaît de régime qui s'approche d'une monarchie – le pouvoir d'un seul n'est pas moins étranger à l'histoire des cités que la démocratie. La naissance et le développement de la tyrannie archaïque s'inscrivent dans le domaine de l'exceptionnel, comme une authentique et inaugurale nouveauté sur une terre appelée à offrir l'histoire singulière qui lui est connue.

Le projet qui nous anime ici est donc une tentative de réconciliation. Il s'agit d'esquisser une cohérence entre l'histoire événementielle, archéologique, sociale, économique de la tyrannie et l'histoire des idées politiques dans le monde grec des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Cette perspective peut permettre de dénoncer le mythe de la cité isonomique que les Grecs nous ont transmis. De brillantes études critiques n'ont pas manqué pour semblable remise en cause dans les *poleis* classiques. M. I. Finley, N. Loraux parmi d'autres, ont arraché quelques masques<sup>8</sup>. La politique sans conflit, sans enjeux économiques et sociaux, l'harmonie démocratique, figée dans la sérénité des sculptures classiques, ont été dénoncées comme des représentations pleinement idéologiques. Le travail reste ouvert pour l'âge archaïque. Nous le faisons ici nôtre.

Cette entreprise oblige à reformuler comme principe d'étude le constat qu'un philosophe, qui était d'abord un philologue et un helléniste, avait souligné dans une formule lapidaire : « Les Grecs sont les *autres*<sup>9</sup>. » Les cités comme sociétés *différentes* de ce qu'en attendait l'histoire des idées, révélées chaque jour un peu plus par l'archéologie, rappellent que le monde des Grecs présente un double visage. Proche, si proche lorsque nous le rencontrons intellectuellement, si lointain lorsqu'il faut faire face à la réalité de sa culture matérielle. Nous ne pouvons alors manquer de nous interroger sur la validité d'une histoire des idées qui ne tiendrait pas compte de cette altérité radicale. Comment éviter le piège de l'identification trop facile ? Par quels moyens, encore une fois, ne pas faire du monde grec un miroir ?

Les concepts de philosophie politique ne peuvent constituer des outils adaptés à l'étude qui nous intéresse ici. Les notions modernes et contemporaines de révolution, de monarchie, d'État offrent des modèles de compréhension essentiellement valables pour les mondes où ils ont été forgés. Nous postulons que le domaine politique des VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles est aussi étranger à cette sphère que son archéologie le révèle distinct des sociétés modernes. Aussi l'histoire que nous proposons de la tyrannie, dans les pages qui suivent, fait-elle appel à une discipline de plus en plus sollicitée par les études grecques, l'anthropologie du politique. Ce domaine s'intéresse précisément aux transformations des sociétés qui ne prennent pas place dans l'histoire classique de l'Occident. À partir d'enquêtes menées sur un

8. Voir M. I. Finley, 1985 et N. Loraux, 1993 et 1997.

9. F. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, 2, 2.

vaste panel historique et ethnologique, l'anthropologie politique permet de constituer des réseaux de sens que ne peut percevoir l'étude d'une société isolée. Elle distingue ainsi plus aisément le banal de l'exceptionnel et appelle l'attention sur des possibilités inédites de compréhension. La discipline propose ainsi, pour notre travail, des métaphores herméneutiques fructueuses. Certes, ses résultats ne sont pas exempts de discussions et de débats, mais face à un phénomène historique singulier, les recherches anthropologiques nous gardent de l'invasion identificatoire, elles préservent le monde des cités archaïques dans sa singularité et permettent, ainsi, une histoire grecque qui soit l'histoire d'une *altérité*.

Deux points peuvent rapidement compléter cette introduction. Les pages qui suivent tentent une histoire *politique* qui est également une histoire *intellectuelle* de la tyrannie archaïque. Il n'entre pas dans notre projet de discuter les détails historiques de chaque tyrannie particulière. Ces travaux ont souvent été menés dans des monographies et des articles de grande qualité, nous y ferons abondamment référence, nous discuterons les questions qui touchent particulièrement à notre propos – mais le but poursuivi est autre. Cette étude cherche essentiellement à cerner le rôle de la tyrannie comme phénomène politique au sein de l'âge archaïque, à travers son histoire archéologique, sociale, économique, etc.

Le second point est particulièrement délicat : quelles sources littéraires privilégier ? Certaines sont sûres, il s'agit des textes de la poésie archaïque ou du moins ce qui nous en est conservé. Leur état est souvent fragmentaire et leur perspective n'est jamais historique. L'engagement de certains de ces auteurs dans la vie politique de leur temps amène des prises de position qui appelleront des lectures critiques. Mais les poètes archaïques parlent avec une franchise et une ouverture qui compensent souvent ces défauts. *L'Enquête* d'Hérodote et la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, d'autre part, sont largement postérieures à la chute des dernières tyrannies archaïques. Elles sont précieuses mais déjà engagées dans la mythologisation isonomique de l'histoire qui les précède. La chose est particulièrement vraie pour Hérodote, qui constitue pourtant notre source majeure. C'est dans son œuvre que se dresse, pour la première fois, le visage topique du tyran : violent, voleur, sanguinaire, parfois débauché, maître de cités arrachées à des régimes où la loi seule devrait régner entre des citoyens égaux. Dans le traumatisme des guerres médiques, l'historien assimile également parfois dans une même figure monarchique et négative les rois asiatiques et ces tyrans plus lointains des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Enfin, comme toujours dans *L'Enquête*, le fabuleux menace le témoignage historique. Mais Hérodote est notre irremplaçable témoin, suffisamment proche encore de l'âge archaïque pour avoir pu recueillir des récits dont l'authenticité semble, au moins en certaines occasions, incontestable. Thucydide présente sur le sujet sensible

de la tyrannie des qualités globalement identiques et des défauts du même ordre – l’aspect fabuleux des récits d’Hérodote mis à part et l’esprit critique de l’Athénien en sus. La *Constitution des Athéniens*, rédigée probablement par un élève d’Aristote est le troisième témoignage majeur. Ce texte du IV<sup>e</sup> siècle est plus encore touché par la mythologisation de l’âge archaïque mais il présente des aspects intéressants, en particulier lorsqu’il est confronté aux récits d’Hérodote et de Thucydide. D’autres sources du IV<sup>e</sup> siècle seront également sollicitées. Mais au-delà de cette période, les apports nouveaux sont très suspects, à moins qu’ils ne reprennent une source ancienne ou ne soient le fait d’auteurs spécialisés dans l’histoire d’une cité particulière. Ces critiques émises, nous estimons cependant, de manière générale, qu’il est impossible d’adopter un critère absolu de discrimination entre les témoignages. Si les récits négatifs sont souvent peu crédibles lorsqu’ils renvoient à un aspect bien identifié de la noire légende tyrannique, il nous semble difficile de juger que tout témoignage positif est pleinement fiable. Il est assuré que les tyrans ont su recourir à la propagande ; il n’est pas moins certain qu’ils sont bien souvent victimes de contre-propagande. Nous discuterons donc de chacun des témoignages de façon ponctuelle.

Ce sont en revanche les seules sources archaïques qui constituent notre objet d’étude dans un second temps. Si le terme même de l’analyse classique, *isonomie*, ne peut structurer le monde politique des VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, si le monde des Grecs archaïques ne se révèle qu’à travers l’archéologie et si l’anthropologie apparaît comme un recours nécessaire – comment l’âge archaïque s’est-il lui-même perçu ? Quel discours contemporain permet de conceptualiser l’âge des tyrans ? Avec quels mots, quelle pensée ? Cette tâche apparaît solidaire de notre étude sur les *realia* de la politique tyrannique. Des pratiques à la pensée, de la pensée à la pratique, notre enquête se veut ainsi circulaire.